

Bulletin d'histoire politique

Des formes culturelles de la mémoire d'Octobre ou le malaise du terrorisme apprivoisé

Lucille Beaudry



Volume 11, numéro 1, automne 2002

La mémoire d'octobre : art et culture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1060570ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1060570ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
Lux Éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaudry, L. (2002). Des formes culturelles de la mémoire d'Octobre ou le malaise du terrorisme apprivoisé. *Bulletin d'histoire politique*, 11(1), 11–14. <https://doi.org/10.7202/1060570ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Des formes culturelles de la mémoire d'Octobre ou le malaise du terrorisme apprivoisé

LUCILLE BEAUDRY
UQAM

À trente ans de distance et à l'aune des attentats du 11 septembre 2001 qui ont frappé de terreur sur son propre territoire la plus grande puissance militaire au monde et de tous les temps, où le monde occidental est pris en otage, où la préoccupation de la sécurité se substitue en importance à celle de la liberté, les événements d'octobre 1970 au Québec font figure d'artisanat, du moins à l'échelle de la terreur. Néanmoins ceux et celles qui ont vécu les bombes, les communiqués, les enlèvements, la lecture publique du Manifeste, l'exécution de Pierre Laporte et la loi sur les mesures de guerre, la suspension des libertés, les arrestations arbitraires, ne peuvent pas oublier, ils et elles se souviennent. Fait unique dans l'histoire politique du Québec moderne, ces événements ont marqué à plus d'un titre l'imaginaire, voire une part importante de tout l'univers de la culture au Québec.

En effet les contributions qui forment le présent recueil de textes font état d'un très grand nombre d'œuvres liées à la mémoire d'Octobre, sans pour autant prétendre qu'il y a là un répertoire exhaustif. À ce nombre impressionnant, se conjugue la diversité des formes et lieux d'expression : le théâtre, la fiction littéraire, la poésie, le cinéma et la chanson. Cette prégnance des événements est telle qu'aucune étude sérieuse de ce qui élabore l'art et la culture au Québec pendant cette période ne saurait y échapper sans commettre une lacune majeure. Même si aucune œuvre en particulier ne peut se revendiquer du récit des événements, ceux-ci, à tout le moins, contextualisent d'une certaine manière la créativité de l'époque. Ainsi en est-il du théâtre même lorsqu'il loge la mémoire en coulisse, point de vue développé par Dominique Lafon qui nous prévient entre autres de la difficile accession de la crise d'Octobre à la scène théâtrale et plus précisément du refoulement de l'événement violent, dès lors objet de réprobation dans le discours collectif ; réprobation révélée paradoxalement par le non-dit, à la source d'un malaise certain et ce, dès lors même que la pièce la plus engagée, *Les cartes de crédit* de Jacques Ferron cède aussi à la condamnation de la violence ; ou bien encore que des pièces des années plus récentes choi-

sissent de privilégier l'intime perturbé aux dépens du politique. Tout se passe comme si la fiction ne pouvait s'accommoder du réel et que la vérité d'Octobre était condamnée aux coulisses du théâtre et partant, de l'histoire racontée. Ce malaise, cette maladresse esthétique et politique retient l'attention de Jacques Pelletier dans son propos en quête de « la leçon de la fiction » littéraire, il avoue sans ambages : « C'est peut-être en tant qu'expressions involontaires d'un malaise que les textes littéraires nous signalent quelque chose d'important sur la signification même de ces événements ».

La crise d'octobre et sa répression sonnent le glas du terrorisme au Québec dont un effet majeur, écrit-il, sera de dissocier la lutte nationale et la lutte des classes. En effet, deux ex-felquistes partageront l'issue des événements en conviant les militants sur deux voies politiques radicalement opposées. Pierre Vallières signe et sonne l'*Urgence de choisir* la voie de l'élection démocratique, alors que Charles Gagnon, avec l'équipe du journal (*En lute!*), fait le procès du terrorisme et du nationalisme petit-bourgeois qu'il situe dans l'impasse et convie les militants à opter pour la seule issue probante, celle de l'édification d'un parti révolutionnaire de masse dans la brochure *Pour le parti prolétarien* (1972). Tributaire de la crise d'octobre, ce réalignement idéologique et politique va imprégner et partager le lot des débats et des pratiques engagées tout au long de la décennie soixante-dix.

Au registre de la mémoire d'Octobre, la poésie n'est pas en reste, aucun événement politique au Québec n'aura autant suscité l'écriture poétique que la crise d'octobre, écrit Jean-Pascal Baillie. Celui-ci propose que soit réalisé éventuellement un travail d'analyse plus systématique de la poésie québécoise de cette période, et c'est dans cette perspective qu'il présente des points de repère de la parole des poètes dans la « poésie en colère », celle des poètes emprisonnés, des poèmes de détention mais en même temps des poèmes de liberté. Lui aussi relate le malaise, voire la difficulté qu'ont des écrivains à se réapproprier la parole après la violence de l'automne. Il relate alors que « LIBERTÉ n'a pas paru cet automne, puisque rien n'avait de sens dans cette atmosphère de répression policière, d'inquisition et d'occupation militaire de notre territoire », et cite Fernand Ouellette qui écrit : « ... et quel octobre ! qui pousse l'homme jusqu'au silence ». Mais les poètes ne se tairont pas, ils seront aux rendez-vous des *Poèmes et chansons de la Résistance* pour dénoncer haut et fort la perte des libertés civiles et l'atteinte portée à la démocratie.

Si dans l'ordre de l'affect, les images volent les mots, la mémoire d'Octobre tient pour beaucoup du cinéma québécois. Aussi, Sylvain Garel se demande à bon escient pourquoi dans une cinématographie qui ignore largement l'Histoire, on recense autant de films évoquant d'une manière ou d'une autre, le FLQ. Affaire de génération et d'idéologie, affirme-t-il. Le cinéma québécois vient au monde au moment où sautent les premières

bombes du FLQ; les cinéastes et les felquistes ont à peu près le même âge et partagent à peu de choses près les mêmes aspirations politiques. Presque tous les grands réalisateurs et cinéastes québécois ont signé un ou plusieurs films évoquant le FLQ. D'un point de vue artistique et politique, les œuvres les plus intéressantes sur le sujet appartiennent à ce qu'il appelle les « fictions documentées ». Cependant, note-t-il, après l'assassinat du ministre Laporte, le regard des cinéastes et des documentaristes change, il n'y a plus d'adhésion, mais bien plutôt une volonté de comprendre et d'interroger.

Tout comme le cinéma québécois est susceptible d'occuper les premières loges de la mémoire collective, Bruno Roy entend pour nous « Des airs d'Octobre » comme une espèce de trame sonore des événements. La chanson québécoise de cette période intense de l'affirmation du Québec a tous les traits de la chanson « engagée ». Elle a agi sur la transformation de la pensée sociale, écrit Bruno Roy qui retrace le parcours du Québec chanté, en particulier la série des « Poèmes et chants de la résistance ». Puis dans ce territoire occupé par la *Loi sur les mesures de guerre*, un silence s'installe mais aussi la peur et la censure... Qu'à cela ne tienne, l'auteur débusque les pistes d'une relève qui aujourd'hui loge à la même enseigne, celle « d'octobre et d'espérance ».

Si ces diverses expressions artistiques (théâtre, fiction, littérature, poésie, cinéma, chansons) relèvent de l'évocation en lieu et place d'un compte-rendu des événements, elles n'en transmettent pas moins sur le mode sensible l'atmosphère et le vécu de ce contexte politique inédit et exceptionnel de notre histoire politique. Et de ce point de vue, elles constituent des fragments importants de la mémoire collective, ne serait-ce qu'en participant de plain pied à l'élaboration du patrimoine culturel québécois de cette période.

Par ailleurs, moins évocateur mais tout aussi déterminant dans la reconstitution des événements, le discours d'analyse ou de témoignage diffusé par les médias d'information, en particulier la presse écrite, constitue un registre incontournable de la mémoire collective. Manon Leroux retrace pour nous dans *La Presse* et *Le Devoir* en particulier les thèmes saillants de la commémoration des dixième et vingtième anniversaires d'Octobre. Sous cet angle, 1980 soulève des questions non résolues à la suite du *Rapport Duchaine*, le cafouillage policier, les conflits entre la GRC, la SQ et la SPCUM, l'infiltration policière et étrangère au sein du FLQ et traite de la crise comme prétexte à une répression d'envergure auprès des mouvements politiques de gauche et des nationalistes. D'autre part, les articles de 1990 s'interrogent sur le rôle des médias, font état des idées et des buts du FLQ, questionnent le rôle de P.-E. Trudeau, le sort des mouvements socialistes et indépendantistes depuis 1970 et enfin, se demandent de quelle préparation disposons-nous advenant éventuellement une crise de cette envergure. Ironiquement, le

trentième anniversaire aura été éclipsé par le décès de P.-E. Trudeau. Mais, se demande Manon Leroux, constatant une espèce de détachement journalistique de l'actualité du souvenir de l'événement, n'y a-t-il pas lieu d'y voir l'occasion du passage des événements du côté de l'histoire ? Elle en appelle pour ce faire à des travaux sérieux de recherche et d'analyse sur cette histoire qui « à la fois embête, passionne, exaspère et intrigue... » depuis trente ans. Mais, il va sans dire, la recherche historique et la commémoration peuvent aussi aller de pair.

Ces contributions, tout en étant partielles et non exhaustives, participent d'ores et déjà, ne serait-ce que dans les représentations culturelles, à la mémoire d'Octobre. Elles indiquent chacune à leur manière des façons de poursuivre la tâche pour que ces mots, voix et images n'aient pas été prononcés en vain, des façons d'assurer la suite pour l'intelligence des faits à propos de cette histoire politique exceptionnelle dans les annales de la société québécoise.